

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 44 (1906)
Heft: 16

Artikel: Beau-papa s'y attendait
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-203284>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'heretâdzo ao père Butso.

STASSE l'è dza vilhe, quas asse vilhe que la terra, ma que fa bon redere et contà de tein z'à autro, po que nion ne l'aoëllie.

Lâi avâi en iâdzo on certain Butso que l'avâi, quemet on dit, prâo bin ao sêlâo et min de dèvalle à l'ombro. Quand l'è que fu vilho et tot moindro, lâi vint à l'idée de se remettre à son valet. Lâi baille dan tot cein que l'avâi, ma s'è-tâi reservâ son teni et son medzi, que lâi deves-sâi fourni. Seimbliâve que tot l'allâve su dâi ruvette, mâ lo pouro Butso s'apêçai binstout que l'a fê onna palse de fou; peinsa-vo vâi, as-sebin: son valet et principalameint la balla-felhie, onna gringaletta que l'avâi on mor à motcha, lâi baillivant pas pi bin adrâi à medzi, lâi fasant châota lo petit-goutâ soi-disant que cein le farâi toussi la né, jamé son lhi n'êtâi fê, sa paillêse jamé brassâie et adî bramâ et dispu-tâ. Po bin dere, lâi fasant quemet à n'on caïon po cein que n'avant pe rein à preteindre, du que lau z'avâi tot bailli. Lo père Butso, cein lo minâve et ie bourmâve sa colère ein catson ein sondzeint à la cavilhe que l'avâi fête de se remettre à son valet.

Tot parâi on dzo ie sê dit dinse: Atteinds-tê vâi, crâio bin que i'è trovâ mon affère po clioure lo mor à ma brâva balle-felhie. — S'èin va adan vè ion de sê camerardo et lâi dit dinse:

— Dis vâi, Sami, prête-mê vâi on par d'êtius po on momeint. Tê vu lè rap-por-tâ tot tsaud.

Sami lè lâi baille. Lo vilho Butso va dein son pâilo, s'einelliou et quemeince à comptâ cliiau z'êtius ein brameint on bocon fêt: « Cinquanta, cinquantion,... soixanta,... huitanta,... ceint... » Ma clii guieux comptâve adî lè mîmo et fasâi état de lè reduire dein onna tiécetta que sê cotâve avoué on cadena. Cein fasâi tant de trafi que vaitcê la balla-felhie qu'arreve guegnî pè lo perte dè la serraille, iô fut èbahia de vère cliiau pîce et sê peinsâve que la tiécetta ein ètâi ppleina dû que comptâve adî: « Cinq ceint,... mille. » Lo vilho, ora, avâi tot reduit et l'avâi pas pî verî lè pî po rebailî l'erdzeint à Sami, que sa balla-felhie châtâve ao pâilo et solêvâve la tiécetta que l'êtâi gaillâ pèsanta. On lâi oyâ senaillî. « Lo vilho l'avâi oncora oquie, que sê peinsâ dinse, no z'avâi pas tot bailli. Lâi faut teni lè pî ao tsaud. » Lâi avâi dessus lo couvillio on beliet que sê desâi: « Ceci, c'est pour mon fils et ma belle-fille s'ils me soignent bien dans mes vieux jours. »

Et du clii dzor, rein ne manquâ ao père Butso: dâi truffie frecache po dèdjonâ; trâi verro à dhi-z'hâore; po dîna adî dau routi ao bin de la dauba, dau frecasson; à petit-goutâ dau grietz, dau fremâdzo et que sê-io oncora. Et sa balla-felhie lâi desâi adî: « Medzi, père, vo faut bin vo gouvernâ. » Sa paillêse ètâi adî brassâie et lè pudze tiâie ti lè dzor. On ne lo remaufâve pas, câ ie sê peinsâvant que faillâi bin lo soignî po avâi lo magot. Lo vilho Butso ètâi benhirâo quemet on menistre: medzive bin, bèvessâi pas mau et droumessâi quemet on plliot.

Tot parâi la mort vint lo gravâ de medzi, de bäre et de droumi.... Adieu, pedance, piquietta et bon lhi. L'a faliu modâ po lo cemetiro. Salut, père Butse!

Adan la balla-felhie et lo valet châtant ao pâilo et dècotant la tiécetta ai z'êtius. « Euh! lo sacré guieux! Lâi a pas pi on batse! Diabe lo preingne-te pas! No z'a einguieuzâ, lo vilho cotien », qu'on lè z'ou dere et teimpêta.

Et ie toumant la tiécetta iô lâi avâi rein que dâi pierre et on beliet que l'êtâi écrit dessus: « Cliiau melion sant po accouilli à ti cliiau que sant prâo fou po se remettre à lau valet devant lau mort ».

MARC à LOUIS.

Douce assurance.

Un malade à son médecin :

— Hélas! non, docteur, je n'ai pas peur de mourir; mais ce que je redoute, c'est d'être enterré vivant

— Soyez tranquille, mon cher, du moment que c'est moi qui vous soigne.

Beau-papa s'y attendait. — Au retour du voyage de noce. Le gendre à son beau-père :

— J'ai le regret de vous dire que la vie avec votre fille est impossible.

— Vous ne m'apprenez là rien d'extraordinaire, mon gendre; je pensais bien que vous n'y tiendriez pas plus d'un mois; aussi ne puis-je que me féliciter d'avoir seulement loué le trousseau d'Adélaïde.

Les pièces modernes. — Monsieur à madame : — Tu tiens absolument à aller au spectacle ce soir ?

— Oui, on joue une pièce dont je ne sais plus le nom, mais il s'agit d'une peinture de mœurs modernes.

— Ah! laisse-moi tranquille avec tes pièces modernes: en les voyant jouer, on ne sait jamais si l'on est au théâtre ou bien à la maison.



L'ARRESTATION DE DAVEL

Ce cliché est extrait de l'« Album-Souvenir du Centenaire », édité par la maison Vve Krieg et fils, à Lausanne.

L'heure de Lausanne, s. v. p.

IL y a, en ce moment, à Lausanne, conflit entre les autorités et les ménagères. Oh! c'est un tout petit conflit, presque imperceptible; à peine les journaux en ont-ils eu l'écho.

Un règlement municipal défend expressément de déposer, le soir, les caisses de balayures devant les maisons. C'est fort bien! Ces amoncellements de caisses et d'ordures, sur le trottoir, devant les portes, n'ont rien d'agréable à l'œil, ni à l'odorat, n'en déplaie aux pauvres hères qui, dans le silence de la nuit, frôlant les murs, viennent y chercher les débris de vieille ferraille, les chiffons, qu'ils iront vendre, le matin, pour quelques misérables sous. N'en déplaie aussi aux chiens — étiques et ventrus — qui, à coups de pattes, tournent les caisses fond sur fond, en dispersent le contenu sur la chaussée, dans l'espoir d'y trouver occasion d'aiguiser leurs mollaïres sur quelque os tout barbouillé de poussière, de suie ou de marc de café et nu, souvent, comme un ver.

A qui enfrent le règlement: comparution en « section de police » et amende.

Le règlement prescrit qu'à l'appel argentin de la clochette des balayeurs de ville, du sous-sol au sixième étage, toutes les ménagères à cheveux gris, toutes les bobonnes en bonnet blanc, doivent, alertes ou clopinant, accourir, caisse en mains, au tombereau municipal.

Fort bien encore! A cela, personne ne réplique. Mais, où les choses se gâtent, c'est lorsque la clochette des balayeurs prétend au rôle de réveil-matin et que ses tintements viennent surprendre nos dames au saut du lit, en un costume où elles n'aiment guère à se montrer, même avec une caisse de balayures dans les mains.

Farceurs de balayeurs, va!

Non, cela n'est pas admissible. Un règlement peut être sévère, draconien: on l'enfreint; il peut être plus ou moins concis et clair: nul n'est tenu de le comprendre, hormis ses auteurs et, à la rigueur, les personnes chargées de son application; il peut être curieux, indiscret — ils le sont souvent, plus que de raison, les règlements — mais, il ne doit point manquer à la galanterie.

A la galanterie, chacun est obligé, même les règlements. D'ailleurs, il ne faut point oublier que ceux-ci sont faits surtout pour les hommes; qu'en ce monde, les dames sont toujours un peu au bénéfice de l'exception. Elles n'aiment pas la manière forte, dont les autorités abusent quelquefois. En voulant trop molester les dames, on s'expose tôt ou tard à une protestation énergique des maris, car ce sont eux, en fin de compte, qui pâtissent. Qui va en section de police? Le mari. Qui paie l'amende? Le mari.

Si nous avions quelque conseil à donner à nos édiles, nous leur dirions:

« Pour votre tranquillité personnelle, pour celle des ménages de vos administrés, rétablissez bien vite, dans l'horaire de courses des tombereaux de balayures, l'heure lausannoise, la bonne heure lausannoise qui n'a jamais tant aimé à voir lever l'aurore et qui n'en est pas, pour cela, moins vertueuse ».

Rencontre.

— Un crêpe? Ah! pauvre ami, excusez-moi, je n'en savais rien! Et depuis quand êtes-vous veuf?

L'ami, très grave:

— Depuis la mort de ma femme.

LE MOIS DU MARTYR

Davel.

Poème de Frédéric Monneron.

III

LE BANQUET

Aux jours de sa jeunesse on le vit maintes fois
Ranimer les banquets aux accents de sa voix;
Mais, moins jeune, à la table il rêvait en silence,
A moins qu'il n'eût au cœur une ferme espérance.
Et Davel espérait. — « Oh! le temps est venu,
» Disait-il à son hôte, où l'ours sera vaincu:
» Nous rognons sa griffe, et, la tête enchaînée,
» Nous le ferons rôtir à notre cheminée.

— « Bien parlé, disait-on, riant avec malice.
» Buvez, major Davel; nous briserons nos fers,
» Et nous nous vengerons de ces baillis si fiers.
» Dès que l'aube aura lui, Davel, je vous répète,
» Vous verrez près de vous plus d'une baïonnette.
» Notre puissant conseil secondera vos vœux;
» On parlera de vous chez nos derniers neveux.
— Mais Davel soupirant: « Pourquoi parler de gloire?
» Dit-il. Je ne demande à Dieu que la victoire.
» Et si, du bon combat, le prix est remporté,
» Que nos derniers neveux goûtent la liberté!
» Mais, qu'on m'oublie! » Alors, rompant ce ton

[sévère,

De son hôte sans cœur Davel choqua le verre;
Mais le cristal heurté ne put pas résonner,
Et Davel un instant se sentit frissonner.
La lumière tombait, vacillant et moins vive.
— « Au revoir, à demain, disait chaque convive:
» Demain, c'est un grand jour! »